

Jacques Delors

Christophe Bellon

Jacques Delors



Ouvrage publié à l'initiative scientifique d'Olivier Coquard

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-087860-5

Dépôt légal — 1^{re} édition : septembre 2026

© Presses universitaires de France, 2026
5, allée de la deuxième D.B., 75015 Paris

C'est la modération qui gouverne les hommes,
et non pas les excès.

Montesquieu,
De l'esprit des lois, XXII, 22

INTRODUCTION

Les Français aiment les héros de l'histoire de France, personnages entrés dans la légende, de Clovis à de Gaulle, de Napoléon à Clemenceau. Pétris et modelés par l'événement, la plupart du temps à l'épreuve de la guerre, ils ont rencontré un peuple, se sont forgé un destin. Leurs noms ont été fixés au fronton de tous les temples républicains, ont été donnés à de nombreuses avenues et écoles de France. Les manuels scolaires déclinent leur *cursus honorum*. Les Français les célèbrent régulièrement. Ils appartiennent à leur patrimoine.

Ces mêmes Français sont, de fait, moins portés à s'intéresser à ceux qui ne figurent pas directement sur le podium de l'histoire mais qui, pourtant, revêtent les qualités que, sondage après sondage, les électeurs exigent de leurs hommes et femmes politiques : éthique, rigueur, sérieux, courage. Au palmarès de cette seconde

Jacques Delors

rubrique, on trouve pourtant de solides architectes des politiques publiques et des grands desseins formés par les gouvernements, de Guizot à Waldeck-Rousseau, de Paul Reynaud à Antoine Pinay, d'Alain Savary à Jacques Barrot, de Pierre Mendès France à Michel Rocard, pour n'évoquer que la période contemporaine. Parmi eux, plusieurs ont connu une vraie popularité, aussi importante, parfois supérieure à celle des glorieuses figures précitées! Ces antihéros, héros malgré eux, méritent attention et intérêt car ils sont parmi les meilleurs représentants des qualités que la vie politique requiert prioritairement. Il faut ainsi comprendre et surpasser ce qui ne les a faits que seconds, alors qu'ils étaient, par leur être, leur formation, leur savoir-faire et leur expérience, destinés à occuper la première place.

Jacques Delors est de ceux-là. Personnage valeureux par excellence, car il a des valeurs et dit la valeur des choses, il a agi en France et en Europe dans des domaines dont l'écho a fortement résonné dans l'opinion publique : l'ingénierie et la promotion sociale, la bonne gestion de l'économie et des finances publiques, la paix et son organisation. Au premier plan de chacun de ces trois domaines, il a construit et défendu un modèle et des politiques dont l'ampleur, la régularité et le succès ont été reconnus par tous les

Introduction

observateurs et acteurs de notre vie politique, en même temps que par les citoyens, de la gauche à la droite.

La mémoire collective a réservé une place de choix à Delors. Au premier chef, elle est largement liée à son grand œuvre, l'aventure européenne. Président de la Commission des communautés européennes pendant dix ans, de 1985 à 1995, il a été le plus européen des Français. Le 26 juin 2015, il a reçu le titre de « Citoyen d'honneur de l'Europe », comme avant lui Jean Monnet et le chancelier Helmut Kohl, pour sa contribution remarquable au développement du projet européen. Dans les troubles que traverse l'Europe aujourd'hui, rappelons que l'Union européenne est née d'abord de la volonté politique des hommes, depuis Aristide Briand qui en parla le premier, en 1929, dans son vaste plan d'Union fédérale, jusqu'à Jacques Delors qui la concrétisa, dans son projet de Grand Marché, avant que l'Acte unique ne permette de l'envisager dès 1986, il y a quarante ans ! Delors finit par incarner l'Union européenne à tel point que son nom, parfois, reste plus connu dans les autres pays membres de l'Union que dans le sien. À la tête d'une Europe à 12, puis à 15 membres, il a proposé une stabilité politique au monde de la fin du ^{xx}e siècle. À la suite de la guerre froide, il a contribué à la naissance

Jacques Delors

d'un marché unique et d'une Union monétaire, mère de l'euro, réalisant ainsi l'aboutissement du Marché commun, tel que défini dans le traité de Rome de 1957, avec la Communauté économique européenne (CEE). Il est ainsi le dernier représentant de l'Europe intégrée telle que Jean Monnet l'avait envisagée avec la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) et avec la Communauté européenne de l'énergie atomique (Euratom).

Ainsi, Jacques Delors, pour les Français, reste d'abord le bâtisseur d'une Europe unie, d'une Europe de la pacification. Parvenant à contenir l'action souvent critique du Royaume-Uni de Margaret Thatcher, il a su s'appuyer durablement sur l'amitié franco-allemande. L'Europe de Jacques Delors est aussi une Europe des citoyens et de la jeunesse, incarnée par le programme Erasmus dont nous fêterons bientôt les 40 ans. L'Europe de Jacques Delors est encore celle, moins connue, des soubresauts de la question sociale qu'il ne parvint à maîtriser qu'en partie, avec la programmation des fonds de cohésion, visant à la réduction des disparités dans le développement des régions en Europe.

Mais l'œuvre européenne de Jacques Delors demeure un aboutissement. Elle ne doit pas faire oublier le soubassement et l'inspiration de toute sa

Introduction

politique, les fondements de sa pensée autant que de son action, et donc de sa méthode. Le Jacques Delors de 1985 est d'abord le fruit de « l'ascension en solitaire » d'un homme qui influença, souvent dans l'ombre, puis progressivement sur le devant de la scène nationale et européenne, les grandes décisions sociales, économiques et politiques de son pays, la France. Ses initiatives furent aussi nombreuses que peu connues, depuis son action essentielle au Commissariat général au Plan, dans le règlement des conflits sociaux comme dans la politique des salaires, jusqu'à la loi sur la formation permanente, qui porte son nom ; des premiers contrats de progrès, alors qu'il est conseiller du Premier ministre Jacques Chaban-Delmas, jusqu'à la mise en place de la mensualisation des salaires. Expert consulté par les premiers chefs de gouvernement de la Cinquième République – Debré, Pompidou, Couve de Murville, puis Chaban, bien sûr, avant Messmer, apprécié des présidents de la République, de Charles de Gaulle jusqu'à François Mitterrand qu'il servit comme ministre, Delors a été très influent dans les coulisses du pouvoir, une influence jalousée car elle lui assurait toute l'indépendance nécessaire à une tâche délicate, une indépendance qu'il a voulue, mais qui parfois s'est révélée ingrate : être au cœur de la décision, sans

Jacques Delors

en être reconnu officiellement comme l'auteur. Alors que son chemin semblait le conduire aux sommets, Jacques Delors n'a pas fini la course en tête. Bien sûr, il y est lui-même pour quelque chose : il a renoncé à être candidat à l'élection présidentielle de 1995. De nombreux Français s'en souviennent, et se remémorent parfois en boucle son annonce du 11 décembre 1994 dans l'émission *7 sur 7*, face à la journaliste Anne Sinclair.

Jacques Delors, à mi-chemin entre la social-démocratie et la démocratie d'inspiration chrétienne, se veut l'artisan d'une société de compromis. Cette recherche permanente de la nuance, il l'incarne jusque dans sa personne, en montrant tout le courage et toute l'énergie qu'il faut pour faire vivre l'équilibre et la modération : *in medio stat virtus*. C'est ce qui assure « l'unité de l'homme » Jacques Delors ; c'est ce que propose de mettre en lumière cet ouvrage.

CHAPITRE I

UNE « PENSÉE DE MIDI » EN FORMATION (1925-1945)

Sa vie durant, Jacques Delors a conservé de son enfance le souvenir heureux d'un moment privilégié, dont ressort d'abord une impression d'équilibre. Il l'a décrite aussi comme une période au cours de laquelle il a fait l'apprentissage des choix qui déterminent toute une vie. Faire la part des choses l'a conduit, à un âge précoce, à construire une « pensée de midi », où domine la mesure. Celle qui le suivra toute son existence et que l'on trouve en formation, dès l'entre-deux-guerres, chez cet enfant unique, choyé par ses parents et bientôt marqué par la Seconde Guerre mondiale.

Jacques Delors

À MÉNILMONTANT :

UN GAMIN DE PARIS PAS COMME LES AUTRES

Jacques Delors naît le 20 juillet 1925 à Paris. Il grandit dans le onzième arrondissement, plus précisément dans le quartier de la Petite-Roquette. Dans ce Paris des Années folles, la Petite-Roquette est un quartier populaire, commerçant, à quelques encablures du faubourg Saint-Antoine, connu pour la fabrication des meubles. Elle est dominée par la prison à l'imposante façade noire qui a donné son nom à la rue. Pendant longtemps, après sa création par Charles X, on y a enfermé les enfants puis, à compter de 1935 et pendant quarante ans, les femmes condamnées à mort. Comme sa voisine – la Grande-Roquette – disparue en 1899, cette prison porte la triste réputation de conditions de détention particulièrement difficiles qui suscitent l'indignation des Parisiens. Ceux-ci viennent, de tout Paris, observer prisonniers et prisonnières, grâce à la disposition de la prison, de forme hexagonale, qui s'inspire des plans du panoptique de Jeremy Bentham ; les jeunes détenus, puis les femmes incarcérées, y étaient contraints aux travaux forcés quatorze heures par jour.

Une « pensée de midi » en formation (1925-1945)

Dehors, par un contraste saisissant, c'est la liberté. Le quartier est particulièrement vivant pendant les années qui suivent la Grande Guerre : à l'écart de la place de la Bastille, au sud, dont il profite de l'effervescence, et qui regarde vers Ménilmontant, à l'est, où se situe l'essentiel de son activité. Au nord, il trouve sa limite avec les murs du cimetière du Père-Lachaise. C'est dans cet espace en forme de triangle que Jacques Delors grandit, au 12 de la rue Saint-Maur, à deux pas de la station de métro Voltaire, sur les premières pentes de la colline de Ménilmontant. Propriété de la Fonderies des frères Leymann, dont le nom figure en grosses lettres sur sa façade, l'immeuble où vivent les Delors est un bâtiment de rapport, haut de six étages. La famille y occupe un petit appartement au troisième ; elle déménagera à l'étage supérieur après la guerre. Le jeune Jacques passe une très large partie de son temps dans la rue, véritable terrain de football pour les jeunes garçons du quartier, en même temps que lieu d'apprentissage de la vie en collectivité : « Je n'en étais pas le roi, mais la rue était mon royaume », admet Jacques Delors. Tous se retrouvent à l'école communale – une école du type « Jules-Ferry », située à quelques mètres de l'immeuble du jeune Delors, sur le même trottoir, au 22 de la rue Saint-Maur et à l'angle de la rue Duranti.

Jacques Delors

Louis et Jeanne Delors, ses parents, ont fait le choix d'inscrire leur fils unique à l'école communale après une première scolarisation à l'école privée. Jacques ne s'est pas fait à celle-ci et, au bout de quelques mois, a annoncé à ses parents qu'il ne souhaitait plus y retourner. Il préférerait être dans « le bain de tout le monde ». À l'école publique de la rue Saint-Maur, à l'âge de 6 ans, il retrouve ses amis du quartier et une indépendance qui correspond nettement à son caractère. Dès l'âge de 10 ans, ce caractère paraît conjuguer ceux de ses parents, dans une enfance et une éducation marquées par une profonde harmonie familiale. « L'apprentissage de la vie ne se réalise bien que dans le dialogue avec ses parents », avoue-t-il.

Fils de paysans corréziens, son père Louis est un homme particulièrement sérieux et rigoureux, un brin sévère, mais ouvert à la discussion. Blessé en 1917 et mutilé de la Grande Guerre à 90 %, il est à l'unisson de la parole des anciens combattants, qui s'évertuent à lancer, à l'opinion publique tentée par l'insouciance des années 1920, les slogans « la der des ders » et « plus jamais ça ». Louis Delors est un pacifiste réaliste qui soutient la politique de paix et de réconciliation entre la France et l'Allemagne. Son fils Jacques naît trois mois avant la signature, par les anciens ennemis de

Une « pensée de midi » en formation (1925-1945)

la Grande Guerre, des accords de Locarno. Aristide Briand, ministre français des Affaires étrangères, et Gustav Stresemann, son homologue allemand, forment le premier couple franco-allemand de l'histoire : l'Allemagne, six ans après le traité de Versailles, accepte enfin ses frontières, même s'il ne s'agit que de ses frontières occidentales, et entre dans la Société des Nations en 1926. Louis Delors approuve cet esprit de Genève et le triptyque européen des années 1925-1932 : « arbitrage, sécurité, désarmement ». Il s'enthousiasme pour le pacte Briand-Kellogg, qui met « la guerre hors la loi », en août 1928, puis pour le plan Briand d'Union fédérale européenne de 1929, proposé un mois avant la Grande Dépression, à 27 pays européens.

Ce soutien n'est pas exempt de prudence. S'il adhère à la politique de détente, c'est précisément parce qu'il la ressent comme fédératrice des peuples, désormais bien plus que la guerre. Mais la détente reste largement à bâtir : les Alliés ont gagné la guerre ; ils n'ont pas gagné la paix. Ce père réaliste ne s'inscrit, par conséquent, dans aucune utopie du moment. Au socialisme de 1905 ou au communisme apparu en France en 1920, il préfère le parti radical d'Édouard Herriot, moins dogmatique, plus ouvert à l'individu. Louis Delors se tient à l'écart de tout instinct grégaire.

Jacques Delors

En politique intérieure, cet esprit austère apprécie Raymond Poincaré qui, à compter de 1926, tente de redresser les finances publiques, après la crise du Mur d'argent. Il admire l'allure technicienne et rigoriste de l'ancien président de la République, cet homme dont on dit qu'il a « le cœur bourré de dossiers ». Pas de paix sans reconstruction. Louis Delors est allé écouter plusieurs fois l'ingénieur Louis Loucheur, député du Nord, ministre des Régions libérées en 1921-1922. Il en est sorti convaincu qu'on ne construit rien sur du sable.

On comprendra qu'il nourrit une sainte horreur des conflits, à commencer par ceux qui pourraient naître dans l'enceinte familiale. Il les rejette tout bonnement comme artificiels. Il excelle, aux dires de ses proches, dans la réconciliation de tous. Il est surnommé « le grand arrangeur » ; on le dit « habité d'un extraordinaire sens du compromis ». Il transmet à son fils ce trait de caractère. Jacques Delors s'y tiendra. À ses yeux, son père est aussi l'incarnation de la fidélité, en particulier sur le plan professionnel. Il éprouve une véritable vénération pour l'institution qu'il sert, la Banque de France. Son emploi de garçon de recettes le conduit à parcourir Paris de toutes parts pour l'encaissement des effets de commerce, comme les lettres de créance, ce dont il est

Une « pensée de midi » en formation (1925-1945)

très fier. Son statut est assimilé à celui d'un fonctionnaire. La Banque de France est aussi une institution familiale : il y fera entrer ses deux frères, avant que son fils ne suive le même chemin. Limonadier le dimanche, Louis Delors complète son salaire avec le produit d'une buvette qu'il tient au Parc des Princes. Cette activité soutenue le tient éloigné du foyer la plupart du temps. Son fils l'admire, mais il le voit peu.

Jacques Delors est très proche de sa mère, née Jeanne Rigal, à laquelle, dit-il, il doit tant. Elle renonce rapidement à son métier de secrétaire pour se consacrer à l'éducation de son fils. D'un caractère particulièrement joyeux et curieux, elle se montre à l'écoute de Jacques. Très adroite de ses mains, elle a un véritable talent de couturière. Elle admire la mode des années 1920, impulsée par Coco Chanel en France. Dès qu'elle en a le temps, elle exerce ses dons de modiste tout en secondant son mari dans son activité dominicale. Venus du Cantal, les parents de Jeanne ne sont pas à proprement parler des bougnats. Ils tiennent, à Paris, un café dansant où leur petit-fils aimera passer ses soirées du samedi, assis à la caisse, en situation d'observation. Il y gagnera un fort tropisme pour la musique, notamment pour ces sons nouveaux de l'après-guerre, importés en France, comme le jazz

Jacques Delors

largement diffusé dans l'établissement de ses grands-parents maternels. Très jeune, il connaît par cœur les enregistrements de Coleman Hawkins, de Charlie Parker ou de son idole, Sonny Rollins, «le colosse du saxophone». Mme Delors mère transmet à son fils ses deux passions : la mode, mais aussi le cinéma. Jacques Delors rêve de devenir couturier, moins pour les étoffes que pour le mouvement des vêtements ; en même temps, il devient rapidement incollable sur l'actualité cinématographique de la fin des années 1930. Sa mère le conduit dans les salles voir les premiers pas de Danielle Darrieux dans *Mayerling* ou de Jean Gabin dans *Pépé le Moko*. Enfin, Jeanne Delors, catholique pratiquante, élève son fils dans la foi, une foi dans la joie, avec le complet accord de son mari qui, lui, se tient à l'écart de la religion.

DU « PATRO » À LA COMMUNION :

LA RÉVÉLATION DE LA RELIGION CATHOLIQUE

Le jeudi et le dimanche, Jacques fréquente le patronage catholique – le « patro » – de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, située à quelques centaines de mètres de son domicile, dans le 20^e arrondissement